

LE VOTE DE LA CHAMBRE ITALIENNE

Indisposition de l'empereur Guillaume

L'EGYPTE ET LA CHAMBRE DES COMMUNES

Le vote de la Chambre italienne

Rome, 4 février.

Après une longue discussion, la Chambre des députés italiens a voté au scrutin secret, par 347 voix contre 42, le crédit de cinq millions, demande d'urgence par le cabinet De pretis pour l'expédition d'Abyssinie.

(On trouvera, à la deuxième page, des dépêches complètes sur la discussion.)

Indisposition de l'empereur Guillaume

Berlin, 4 février.

L'Empereur, à la suite d'une légère indisposition, a gardé le lit ce matin. À une heure, il s'est néanmoins levé et a paru à la fenêtre du palais.

L'Egypte et la Chambre des communes

Londres, 4 février, minuit 172.

La Chambre des communes s'est longuement occupée aujourd'hui de la question égyptienne. Au cours de la discussion, qui continue encore, sir Fergusson, sous-secrétaire d'Etat, a fait cette déclaration :

L'Angleterre désire mettre l'Egypte à même de s'administrer elle-même et de recueillir tous les avantages que sa position géographique peut lui valoir, sans être exposée à la cupidité de spéculateurs. Pour atteindre rapidement ce but, il est nécessaire d'obtenir la confiance de nos alliés : le gouvernement espère mériter cette confiance, mais, dans aucune circonstance, il ne quittera l'Egypte avant de s'être décharge de sa responsabilité, de ses devoirs et d'avoir rempli ses engagements.

M. Gaine déclare que, si on ne lui fournit pas une autre preuve de l'intention du gouvernement d'évacuer l'Egypte dans une période de temps raisonnable, il sera forcé de voter contre le gouvernement. « Tôt ou tard, a-t-il dit, nous nous trouverons impliqués dans une guerre avec une ou deux puissances, parce qu'elles insisteront pour nous faire évacuer l'Egypte. »

L'OTELLO

Milan, jeudi.

AVANT LA REPRESENTATION

L'Italie a beau être unifiée, elle a gardé plusieurs capitales. À Rome habite son Roi. À Rome fonctionne le parlementarisme, à côté des merveilles de l'antiquité et du christianisme, étonnées du voisinage d'une pareille cuisine. Rome est le centre politique. Les arts n'ont point de capitale, ou plutôt en ont une douzaine au-delà des Alpes. La vie artistique est décentralisée dans cet admirable pays, où la civilisation humaine a été berçée deux fois.

Mais la littérature, mais le théâtre, mais la vie intellectuelle ont une capitale, et cette capitale, c'est Milan. Là sont les grands journaux, importants ou répandus. Là sont les grands éditeurs et les grands imprimeurs. Là, enfin, le royaume de la musique, l'opéra italien, la Scala.

À Rome, on s'occupe des bruits de guerre. À Rome, on s'inquiète des déringolades de la Rente. À Rome, on commente les nouvelles d'Afrique. À Rome, on conspire les ministres italiens qui ont su découvrir un Tonkin pour leur pays. À Milan, on ne rêve que d'*Otello*. On guette l'affiche de la Scala, qui désespérait jusqu'ici les dilettantes par un relâche (*riposo*), quotidien. À Milan, on attend Verdi, pour se ranger, le chapeau à la main, sur son passage. À Milan, tout est à Verdi et à son *Otello*.

Le Maître, en compagnie de sa femme et de son fidèle ami le maestro Muzzio, habite depuis un mois le Grand-Hôtel de Milan, où il a bien voulu me faire l'honneur de me recevoir ces jours-ci. Il m'a étonné par sa vivacité d'allure. On dirait d'un jeune homme. Et, sans sa barbe grise, il pourrait hardiment dérober un tiers de siècle à ses soixante-treize ans et se faire plus jeune que la plupart de ses opéras. Cette verdeur, il l'utilise, depuis le 6 janvier, au théâtre, pour les répétitions de son *Otello*. Il arpente la scène, indique les mouvements, reprend, corrige, critique ou loue avec l'agilité d'un jeune prix de Rome et l'autorité de son demi-siècle de gloire.

Il faut tout de suite que je dise aux lecteurs du *Gaulois*, qui savent que la musique n'est pas ma spécialité, que j'avais conçu le dessein ténébreux de venir ici, avec un ami, afin d'assister pour mon propre compte à la première représentation d'*Otello*, et sans l'idée de faire partager à qui que ce fut mes impressions. Puis, quand j'ai voulu quitter Paris, il s'est trouvé que mon ami Fourcaud était indisposé et m'a prié de le remplacer. J'ai donc dû mettre mes outils dans ma valise, c'est-à-dire une plume et quelques feuilles de « papier à copie ». Voilà pourquoi, pour cette fois seulement, qu'on se rassure, je me transforme en critique musical.

Comme la musique n'est point ma partie, si je commets quelque imprécision, on sera indulgent.

Ceux qui sont très bien ce que c'est que la Scala, sont près de passer les dires qui vont suivre. La Scala est un théâtre très grand, très sobrement décoré, à fond blanc, éclairé à la lumière électrique, situé au centre de Milan, à côté des galeries Victor-Emmanuel, qui sont elles-mêmes à côté du dôme.

Comme tous les théâtres italiens, il se compose d'un rez-de-chaussée garni de fauteuils d'orchestre et de stalles d'orchestre pour les deux tiers. L'autre tiers est vide. On y reste debout. C'est la *platea*. Quand on a pris son *billet d'entrée*, on a le droit de sejourner là pendant toute la représentation.

Le reste du théâtre est entièrement divisé en loges *saloni*, sauf le dernier étage, où les cloisons des loges ont été enlevées.

Derrière chaque loge il y a un petit salon, et chaque loge est décorée à la fantaisie du propriétaire, qui en garde la clef. Il y a des loges tendues de soie rouge, d'autres de satin bleu, ou jaune, ou vert, selon le goût de monsieur ou de madame.

Quand le propriétaire d'une loge va au théâtre ou vous y invite, il faut qu'il paie son billet d'entrée comme le commun des mortels. Par conséquent, pour aller au théâtre en Italie, quand on n'est ni propriétaire ni invité, il faut tirer son porte-monnaie deux fois : un fois pour payer son billet d'entrée, une autre fois pour payer sa place, si l'on veut pas rester debout au parterre. Or, les places, loges et fauteuils n'ont pas de tarif. C'est le directeur qui les vend plus ou moins cher, selon que le spectacle est plus ou moins couru. Il est lui-même son propre marchand de billets, sa propre agence.

Le théâtre de Milan a été fondé par des membres de l'aristocratie milanaise qui sont propriétaires de la plupart des loges. La ville donne à l'impresario une subvention de 280,000 francs pour soixante représentations d'hiver. Les propriétaires de loges font entre eux une seconde subvention de 60,000 francs. De sorte que le directeur touche une somme de 340,000 francs pour soixante représentations. Il a de plus pour lui toutes les entrées et toutes les places non possédées par les propriétaires du théâtre ou *palchettistes*.

À la Scala, avec l'entrée, un fauteuil revient à quinze francs, comme à l'Opéra de Paris, et on peut faire une moyenne de treize à quatorze mille francs par représentation.

Les chœurs sont nombreux, le corps de ballet aussi. Quant à l'orchestre, il compte cent musiciens et obéit au bâton d'un des premiers chefs d'orchestre du monde, le maestro Faccio, bien connu des Parisiens.

Voilà l'usine où, depuis un mois, se manipule *Otello*.

Nous sommes ici assez nombreux pour représenter la France. Je cite au hasard ceux que j'ai déjà rencontrés : le peintre Bonnat, Gailhard, le directeur de l'Opéra, qui croise autour de Milan depuis quinze jours en attendant cette représentation, retardée par l'indisposition de Tamagno et qui maintenant n'attend plus que Ritt, dont la venue est annoncée, Reyer, l'auteur de *Sigurd*; Dupont, le chef d'orchestre de la Monnaie; Vitu et son fils, Bellaigue, Wilder, Heugel, Hartmann, du Siècle; MM. E. Chaves, Pradelle, Edouard Kann, Albert Cahen, Dreyfus, etc., etc.

L'Angleterre est représentée par MM. Hueffer, le critique du *Times*; Bennett, du *Daily Telegraph*; Edwards, du *Standard*; le chef d'orchestre Raudenbacher.

L'Allemagne, par MM. Bergmann, du *Wiener Tagblatt*; Ehrlich, de Berlin; Eirich, de Vienne, etc.

Tous ceux d'entre nous qui ne sont pas ici pour leur propre compte, en égoïstes, compptaient bien assister à une répétition générale, pour pouvoir se faire une idée de l'œuvre à apprécier, et dont il s'agit d'envoyer le compte rendu par dépêche télégraphique, suivant l'usage des grands journaux du continent.

Nous avons trouvé les portes closes et Verdi inflexible. La répétition générale va avoir lieu et il n'y aura pas un chat dans la salle.

Le raisonnement qu'on nous a tenu ne manque pas de logique.

On nous a dit : « Si nous recevons les journalistes étrangers, il n'y a pas de raison pour que nous ne recevions pas les journalistes milanais. »

Nous nous sommes inclinés avec courtoisie. On a poursuivi :

« Si nous recevons les journalistes milanais, il n'y a pas de raison pour que nous ne recevions pas le syndic. »

Nous admettrons encore le syndic, un tout petit syndic. Mais on a poursuivi encore :

« Si le syndic vient, le conseil municipal voudra l'accompagner, et les femmes des conseillers municipaux voudront accompagner leurs maris. Alors,

les palchettistes — les intrigants de palchettistes ! — voudront avoir leurs loges, et on n'aura rien à leur objecter.

De sorte qu'il y aura tout le monde. De sorte que la salle sera bondée. De sorte que, si Verdi veut faire une observation, cela lui sera impossible. »

Nous avons dû nous réincliner en murmurant : « C'est à Milan tout comme à Paris... quand il n'y a pas d'inondés. »

Et voilà pourquoi nous ne verrons pas cette bienheureuse répétition générale.

Voilà pourquoi il faudra enlever les comptes rendus à la force du poing. On tâchera.

Je viens de vous parler de Verdi. Je ne vous ai rien dit du librettiste Boito, l'auteur de *Mefistofele*, et cependant sa part dans l'œuvre commune n'est pas à dédaigner. Un bon livret, c'est l'oiseau rare. Un bon livret est à un ouvrage ce qu'une locomotive est à un train.

Ce n'est point dans la locomotive que se trouve la valeur du train, mais sans elle, le train pourraient sans bonheur. J'ai pu de tout cœur faire complimenter Boito sur son livret que j'ai défaite entre les mains. Compositeur de premier ordre lui-même, Boito était plus que personne à même de trouver dans un drame ce qu'il faut à un musicien et, dans la lan-

gue, les mots qui sont faits pour la musique.

Elagant le premier acte de la tragédie de Shakespeare, celui qui se passe à Venise et qui est rempli par les délices de Brabantio, le frère de Desdemona, Boito a découpé dans le reste, en respectant tous les traits saillants, en les condensant, en mettant en scène des récits un admirable drame qui marche avec une vitesse vertigineuse et qui est écrit dans une langue admirable de sonorité et d'harmonie.

Quant aux interprètes, vous connaissez déjà le principal, le baryton Maurel, qui a passé à l'Opéra, qui était l'an dernier à l'Opéra-Comique, et qui, très probablement, va revenir à l'Opéra au mois de novembre chanter ce même *Otello* en français, car Verdi demande pour interprètes Maurel, Mme Caron et Duc.

Maurel s'est coupé la barbe, qui aurait par trop jurié avec la perruque vénitienne. Il m'a avoué qu'il avait fait là un sacrifice considérable.

Il en a été récompensé d'abord par un rajeissement immédiat. Il a l'allure d'un gosse, comme on dit sur le boulevard. Il en a été récompensé en outre par la gloire d'indiquer leur voie un e. s. v. p. à tous les barytons italiens, qui rodent continuellement autour de Milan, la capitale des artistes. Des qu'ils ont vu que Maurel avait coupé sa barbe, il ont promené le fer meurtrier sur leur toison, et aujourd'hui, quand on rencontre dans les galeries un menton glabre, on peut être sûr que c'est un baryton accommodé au dernier cri de Maurel.

L'excellent artiste habite un appartement du cours Victor-Emmanuel, où défilent tous les pèlerins français et dont sa charmante femme fait les honneurs.

Tamagno, qui joue *Otello*, est la plus grande voix de l'Italie. Quant à la Pantomoni (Desdemona), elle passe pour une tragedienne lyrique éminente et a déjà derrière elle une carrière glorieusement remplie.

Et, maintenant, attendons patiemment après-demain, le grand jour, la grande bataille. Mais convenons que c'est une belle chose que l'art, qui met ainsi une population en émoi et attire des horizons lointains, autour d'une fiction, mais d'une fiction qui a sa racine dans le plus profond du cœur humain, dans un drame admirable, les pèlerins de la pensée.

J. CORNÉLY

GAGES DE PAIX

On va lire ci-dessous les dépêches qui nous ont été adressées par nos correspondants particuliers, dans la journée d'hier, et les nouvelles que nous avons recueillies ailleurs. L'impression qui séduit de partout semble, évidemment, rassurante, et confirme le langage que nous avait tenu le diplomate, si autorisé par sa situation et son expérience, dont nous avons reproduit hier l'opinion.

Le public commence à se tranquilliser. Il a raison. Mais, il ne faut pas qu'à trop de crainte succède trop prompte et trop complète confiance. Il subsiste quelque chose du point noir que nous indiquions hier.

L'éventualité d'un conflit entre la Russie et l'Autriche s'écarte, il est vrai, en même temps que la crainte d'un choc entre la France et l'Allemagne; mais, le dernier mot n'est pas dit. Prochainement, peut-être avant le 21 février, l'empereur d'Allemagne fera, dit-on, connaître au monde sa pensée pacifique. La lumière commence à se faire, bientôt, elle sera plus complète; espérons qu'elle paraîtra satisfaisante, quand on saura à quoi s'en tenir d'une façon précise sur le résultat obtenu, sur sa portée, sur ses conditions.

Peut-être des angoisses que nous venons de traverser résulteront-il un *status quo* plus calme, et plus assuré, un terrain moins vacillant pour les relations futures de la France et de l'empire d'Allemagne. En ce moment, le champ des conjectures est libre.

Voici d'abord les dépêches que nous avons reçues :

Vienne, 4 février.

Les correspondants parisiens des journaux allemands ont télégraphié, dès la première heure les principaux passages de l'article du *Gaulois*, expliquant pourquoi il n'y aura pas de guerre.

Tout le monde s'accorde à reconnaître que le *Gaulois* a vu juste et dit vrai; les événements LE DÉMONTRERONT À TRÈS BREF DÉLAI.

L'empereur, qui a assisté hier soir au bal donné par le haut commerce de Vienne, a dit à M. Schlumberger, grand négociant en vins et gendre du ministre de l'instruction publique, M. Gautsch : « Il n'y aura pas de guerre. Nous avons procédé pendant ces dernières années avec tant d'économie, qu'il faut que nous dépensions maintenant de l'argent pour nous mettre au niveau des puissances. »

Les délégués ne seront convoqués en session extraordinaire que pour le 10 mars; le ressort impérial de convocation ne sera publié que dans la seconde moitié de février.

Berlin, 4 février.

Le *Gaulois* a eu raison d'expliquer que l'emprunt de 300 millions de marcs, avec l'annonce duquel on a provoqué une nouvelle panique, remonte à plusieurs mois; il n'est question, pour le moment, de rien de pareil, et le conseil fédéral n'a pas eu de décret sur une nouvelle proposition de ce genre.

La *Gazette de Cologne* dément, de son côté, la nouvelle d'un emprunt. Berlin, du général de Wiedenbrück, commandant du 6^e corps d'armée et du 1^{er} division à Cologne, commandant la 1^{re} division à Cologne, explique par ce fait que ces généraux devaient remercier l'empereur des décretions qu'il leur a accordées lors de la réunion des ordres et qu'il n'y a rien de nouveau à la question de l'ordre militaire.